L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

170 | 2004

Espèces d'objets

Don, banquet et funérailles chez les Thraces

Alain Testart et Jean-Louis Brunaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24815>

DOI : 10.4000/lhomme.24815

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 181-197

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alain Testart et Jean-Louis Brunaux, « Don, banquet et funérailles chez les Thraces », *L'Homme* [En ligne], 170 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24815> ; DOI : 10.4000/lhomme.24815

Don, banquet et funérailles chez les Thraces

Alain Testart & Jean-Louis Brunaux

DANS DE précédentes recherches¹, nous avons attiré l'attention sur une particularité du peuple thrace, qui eut le triste privilège de fournir les plus gros contingents d'esclaves pendant l'Antiquité classique. Le fait est connu tant des historiens modernes que des auteurs grecs ou romains. Dans les listes d'esclaves, lorsqu'elles sont parvenues jusqu'à nous, ce sont toujours les Thraces qui prédominent par le nombre. Et ce n'est pas pour rien que Spartacus, le plus illustre des esclaves, passait aussi pour être de cette origine. Nous avons rapproché ce fait de l'observation, notée par les Anciens, que ce peuple vendait ses enfants en esclavage. Un peu d'observation comparative nous montre également qu'en Afrique ou dans le Caucase, les ethnies majoritaires dans la population servile sont celles qui admettent l'esclavage interne (par opposition à l'esclavage de guerre), la vente des apparentés ou la réduction en esclavage des endettés insolvable. Nous avons également rapproché ce fait de certaines coutumes thraces qui choquaient beaucoup les auteurs du monde grec ou romain, à savoir que, au lieu de fournir une dot à sa fille lors de son mariage, le père encaissait de l'argent et recevait des biens. Toutes les observations des Anciens, lorsque certaines traductions fautives sont corrigées, vont dans ce sens. Les hautes sphères de la société, même le roi, ne se conduisent pas autrement. Cette pratique, déjà incompréhensible pour les Grecs de l'âge de la cité, n'est autre que celle que l'on appelle depuis toujours « prix de la fiancée » ou « compensation matrimoniale » en anthropologie sociale. Nous avons, enfin, soutenu que ces deux ensembles de coutumes (possibilité de vendre ses enfants en esclavage et, pour un père, de vendre en quelque sorte sa

1. Ces recherches ont donné lieu à la rédaction d'un article, à paraître (Testart & Brunaux 2004).

filles en mariage) témoignaient d'une sorte de despotisme familial et devaient s'allier, au niveau politique, avec un pouvoir fort, en tout point opposé au régime démocratique athénien.

C'est à cette étape de notre réflexion que nous reprenons l'exploration des sources antiques relatives aux Thraces, pour tenter de caractériser leur régime politique. Nous savons que c'était, jusqu'à la conquête macédonienne, une royauté. Mais guère plus. Les institutions thraces restent peu connues. C'est pourquoi nous abordons la question d'une façon que l'on pourrait dire incorrecte. Il n'y a aucun espoir de pouvoir un jour reconstituer ces institutions thraces, mais nous pouvons dégager une ambiance générale de la vie politique thrace. Et nous prétendons la dégager à partir de trois sortes de coutumes que l'on n'a pas l'habitude d'envisager dans leur dimension politique : la pratique du don, les particularités des banquets et les coutumes funéraires. La raison de ce choix est bien entendu que les sources antiques nous renseignent sur ces trois coutumes, mais aussi que nous pensons que chacune d'elles traduit, à sa manière, quelque chose de ce que l'on pourrait appeler l'*ethos* politique d'une société.

Fragments du politique sous les Odryses

Les particularités du banquet royal

Concernant le banquet royal thrace, sujet sur lequel Marcel Mauss² avait déjà attiré l'attention, nous disposons de deux textes précis, convergents et de première main. Le premier émane de Thucydide que l'on peut créditer d'une bonne connaissance des coutumes thraces dans la mesure où, fuyant une sentence de mort à la suite d'une accusation de trahison, il vécut vingt ans en Thrace où sa famille exploitait des mines d'or. Le second est de Xénophon qui s'est mis au service de Seuthès, roi des Odryses³, au cours de la retraite des Dix Mille et qui sait donc de quoi il parle, même si son admiration pour Thucydide et le désir qu'il a de passer pour son continuateur laisse planer le doute qu'il a pu ajouter au récit des idées déjà présentes chez le grand maître de l'histoire. Il reste que ce récit est fondé sur des expériences vécues et qu'il contient trop de détails

2. Mauss 1921. Nous n'en tirons toutefois pas les mêmes conclusions que lui. À vrai dire, nous saisissons mal son argumentation. Toute l'œuvre de Mauss baigne dans une sorte d'universalisme idéalisant. Ce n'est certainement pas l'universalité du don que les descriptions de Thucydide et de Xénophon illustrent, mais bien plutôt l'exploitation éhontée d'un peuple par ceux qui le tyrannisent. Et le plus intéressant dans les informations que nous livrent ces deux auteurs n'est pas ce qui peut exister en commun avec d'autres coutumes, mais ce qui en diffère : seules ces différences spécifiques sont de nature à nous faire progresser dans la compréhension des structures sociales et politiques.

3. Peuple thrace situé dans la région des détroits, au plus proche des colonies grecques.

pour avoir pu être tous inventés. Les deux observations sont conduites à la même époque, vers la fin du ^ve siècle avant J.-C.⁴

Voici le passage clé qui s'insère au milieu du long développement que Thucydide consacre à la Thrace, sa géographie, la puissance de son royaume, ses guerres, ses impôts :

« Des cadeaux d'objets en or et en argent, non de moindre valeur, s'ajoutaient [aux impôts], eux-mêmes distincts des tissus brodés ou unis et de tous les autres ouvrages que l'on offrait au roi lui-même mais aussi à ceux qui exerçaient le pouvoir à ses côtés et aux nobles Odryses. Car s'était établi cet usage contraire à celui du royaume des Perses, mais qui existait aussi chez les autres Thraces : recevoir plus qu'on ne donnait (ainsi il était plus honteux de ne pas donner quand on avait été sollicité que de ne rien obtenir quand on avait réclamé un cadeau), et ils en usaient du plus qu'ils pouvaient. Et on ne pouvait rien faire chez eux sans faire des cadeaux » (Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* II : 97).

En termes modernes, nous dirions que c'était une société dans laquelle régnait en maître le bakchich. On n'arrivait à rien, nous dit littéralement Thucydide, sans pot-de-vin. L'usage en était répandu jusqu'au plus haut niveau de la société, chez les principaux dignitaires et chez les nobles. C'était même un usage royal, plus qu'un usage, un moyen de gouverner car Thucydide nous présente ces « cadeaux » faits au roi comme étant une source de revenus comparable en importance au revenu des impôts réguliers. Tout ce passage introduit la conclusion qu'en tire Thucydide :

« C'est de cette manière que la puissance de ce royaume devint très grande. Par le revenu de ses biens et par sa prospérité, il devint le plus important des États d'Europe situés entre le golfe ionien et le Pont-Euxin » (*ibid.*).

N'allons pas y voir une simple curiosité exotique. Thucydide parle en homme d'État et sait de quoi il parle : ces cadeaux coutumiers faits au roi, or, argent, étoffes, etc., n'illustrent pas l'importance du don dans les sociétés traditionnelles – thème de prédilection d'une certaine ethnologie –, ils sont une des bases concrètes de la puissance du royaume. Voilà pour l'aspect économique et financier. Si nous voulons maintenant caractériser la dimension proprement sociale et politique de cette coutume, nous dirons que c'est le signe le plus manifeste d'un pouvoir abusif, sinon despotique. Un pouvoir d'ailleurs qui n'hésite pas à l'occasion à se lancer dans le pillage de ses propres sujets (ce que fait Seuthès, cf. Xénophon, *Anabase* VII, 2 : 34), un pouvoir pingre qui, par pure avarice, ne respecte pas ses engagements (toute l'histoire de Seuthès est là pour le montrer), un pouvoir qui rêve d'étendre son emprise par tous les moyens, s'il le faut par une

4. On prendra garde toutefois qu'il s'agit de deux rois distincts. Térés, dont parle Thucydide, est roi des Odryses en 424 et porte le royaume à son apogée. Seuthès, descendant du premier, n'est qu'un roitelet écarté du pouvoir et qui lutte encore en 401, avec l'aide de Xénophon, pour le reconquérir.

guerre d'extermination (dans l'équipée menée par Sitalkès contre la Macédoine), un pouvoir enfin à propos duquel Xénophon paraît tirer le mot de la fin lorsqu'il promet au roi comme fruit de son alliance :

« [...] tu acquerras beaucoup de chevaux, beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes charmantes. *Tu n'auras plus besoin de piller pour en avoir ; on viendra volontairement t'en faire présent* » (*ibid.* VII, 3 : 31 ; c'est nous qui soulignons).

Relevons la leçon de sociologie politique que contient cette dernière phrase : les « présents », δωρα, tous ces cadeaux qu'apporteront les sujets, remplaceront agréablement les biens acquis par le pillage, ils n'ont pas d'autres fins. L'idéal de ce pouvoir est de soutirer le maximum de son peuple, c'est la continuation, par d'autres moyens, du pillage. N'allons pas nous indigner : il en va ainsi dans la plupart des royaumes africains. Mais cela est de nature à indigner un Grec de l'Athènes de l'âge classique où il n'y a pas d'impôts réguliers et pour lequel pareil impôt serait le signe de la soumission politique.

Une dernière remarque, avant d'examiner le témoignage de Xénophon, sur une phrase de Thucydide qui paraît énigmatique : « Chez les Odryses, [...] on recevait plutôt qu'on ne donnait ». Si l'on entend par « Odryses » le peuple de ce nom, la proposition ne peut recevoir aucun sens dans la mesure où il existe, par nécessité mathématique, égalité comptable entre ce qui est reçu et ce qui est donné – dans un don, le donataire recevant autant que donne le donateur. Aussi faut-il entendre par « Odryses » la dynastie et tous ceux qui y sont attachés, ces « dignitaires » et ces « nobles » dont Thucydide nous parlait plus haut : « [...] Les grands du royaume reçoivent plus qu'ils ne donnent [...] ». Avec ce corollaire immédiat que les humbles donnent plus qu'ils ne reçoivent : « [...] ainsi il était plus honteux de ne pas donner quand on avait été sollicité [...] ». Le principe de ces cadeaux est qu'ils sont faits *par des inférieurs à des supérieurs*. C'est un principe inverse à celui mis en évidence par les ethnologues à propos du don, en tout premier lieu à propos du potlatch des Amérindiens. Chez ces derniers est réputé supérieur celui qui donne le plus, et celui qui ne peut rendre à la hauteur de ce qu'il a reçu est déconsidéré. Rien de tel pour l'aristocratie thrace qui reçoit sans vergogne, visiblement sans rendre autant et peut-être sans rien rendre du tout, et sans que d'aucune façon cette aristocratie perde quoi que ce soit de son prestige et de sa grandeur. Nous sommes dans un tout autre monde que celui des sociétés primitives – ce qui se remarque tout d'abord à ce que le don y a une signification sociale toute différente –, beaucoup plus proche par l'esprit de la corruption ordinaire qui règne dans le monde romain, dans les régimes bureaucratiques d'hier ou d'aujourd'hui ou dans les petites tyrannies véreuses qui sont de toute époque.

Le témoignage de Xénophon se présente comme l'illustration vivante de ce qui chez Thucydide pouvait passer pour un cours de sociologie politique. Les cadeaux faits au roi doivent l'être dans un certain lieu et à certains moments : ils le sont lors des festins royaux, ce que nous apprend Xénophon et que ne nous disait pas Thucydide. Dans la longue description que nous reproduisons ci-dessous, deux faits nous frappent. C'est la puissance invitante qui reçoit les cadeaux, des cadeaux de grande valeur, tandis que le roi et ses compères se bornent à distribuer de la nourriture. Ici encore, c'est le contraire du potlatch, et même de tous les échanges non marchands, où c'est celui qui invite qui offre non seulement le gîte et le couvert, mais encore est le principal donateur. Il s'honore en donnant. Le roi thrace ne fait rien de tel, se contentant au contraire d'être honoré de ce qu'il reçoit. Le plus étonnant dans cette description est le rôle dévolu au dénommé Héracléïdès de Maroneia, sorte de héraut⁵ qui a pour fonction d'induire les invités à faire des cadeaux, et les plus somptueux possibles, au roi. Il n'y va d'ailleurs pas par quatre chemins. Il explique à tout un chacun que c'est son intérêt d'honorer le roi d'un cadeau, parce qu'il sera dûment récompensé. À Xénophon et à ses hommes, à tout étranger, il explique que c'est « l'usage » chez les Thraces. Il aborde tout le monde, allant, venant, œuvrant pour son roi, faisant office de diplomate tout autant que de rabatteur :

« Seuthès invita les généraux et les lochages [de l'armée des Dix Mille] à un dîner, car celui-ci possédait un bourg proche. Quand ils furent arrivés aux portes et qu'ils s'avançaient vers le banquet, ils y trouvèrent un certain Héracléïdès de Maroneia. Cet homme abordait tous ceux qu'il estimait capables de faire un présent à Seuthès. Il s'occupa d'abord des gens de Parion qui étaient venus pour contracter amitié avec Medocos, roi des Odryses... [mais qui se trouvait dans le nord de la Thrace. Héraclide les retourna habilement en faveur de Seuthès]. Il s'approcha ensuite de Timasion de Dardanos [stratège de Xénophon], parce qu'il avait entendu dire qu'il possédait des coupes et des tapis barbares ; il lui dit que c'était l'usage, quand Seuthès invitait à dîner, que les invités lui fissent des cadeaux. "S'il devient puissant en ce pays, dit-il, il sera en état de te faire rentrer dans ta patrie ou de t'enrichir ici toi-même." Il sollicitait de cette façon tous ceux qui se présentaient. Il s'approcha aussi de Xénophon [et le sollicita en termes semblables :] "Il est donc juste que tu offres à Seuthès les dons les plus magnifiques. Je te fais ce conseil avec toute ma bienveillance. Je sais, en effet, que plus tu lui donneras, plus tu recevras de lui." En entendant ces paroles, Xénophon fut très embarrassé ; il s'était embarqué depuis Parion avec pour seuls biens un esclave et les provisions qui étaient nécessaires.

5. Le rapprochement fait par Mauss (1921 : 393, n. 17) avec les hérauts des sociétés primitives, ici encore, est à contresens : dans les fêtes de potlatch, le héraut (employé comme chez les Thraces par celui qui reçoit) proclame les titres de gloire des invités (et non des invitants) et leur demande de recevoir (et non de donner) des cadeaux. Rien ne justifie la comparaison entre la coutume thrace et le potlatch qui, presque en tout point, sont contraires l'un à l'autre.

[Commence le dîner.]

Comme la beuverie se poursuivait, un Thrace entra avec un cheval blanc et prenant une corne à boire pleine dit : “Je bois à ta santé, Seuthès, et te fais présent de ce cheval sur lequel tu pourras poursuivre et prendre qui tu voudras et battre en retraite sans craindre l’ennemi.” Un autre amenant un jeune esclave l’offrit de la même manière, en buvant à sa santé. Un autre encore lui donna des vêtements pour sa femme. Timasion but aussi à sa santé et fit présent d’une coupe d’argent et d’un tapis d’une valeur de dix mines. Gnésippe, un Athénien, se leva et dit qu’il était très beau l’antique usage selon lequel ceux qui avaient des biens font des présents au roi pour l’honorer, lequel à son tour donne à ceux qui n’ont rien. “Ainsi, dit-il, je pourrai moi aussi te faire des cadeaux et t’honorer.” Xénophon ne savait pas quoi faire ; parce qu’on avait voulu lui rendre honneur il se trouvait assis sur le siège le plus proche de Seuthès. Or Héracléïdès ordonna à l’échanson de lui présenter la corne à boire. Xénophon se trouvait déjà avoir un peu bu, il se leva sans crainte, prit la corne et déclara : “Quant à moi, Seuthès, je me donne à toi, moi et mes compagnons qui sont ici, pour être tes fidèles amis [...]” » (*Anabase* VII, 3 : 15-30).

Héracléïdès, on le voit, est plutôt dans le genre insistant et ses « conseils » ressemblent étrangement à ceux qui émanent de brigands ou de maffieux. Les Thraces n’ont pas besoin de se faire trop prier pour les suivre, qui, tour à tour, offrent cheval, esclave, vêtements. C’est plus compliqué du côté grec. Timasion, qui a des coupes d’argent et des tapis, ce sur quoi Héracléïdès est parfaitement renseigné, en offre. Xénophon, qui n’a rien, s’en tire par une pirouette en offrant son cœur d’allié fidèle, ce qui est à peine un cadeau dans la mesure où l’alliance était déjà conclue. Plus intéressante est la réponse faite par Gnésippe. Elle représente, croyons-nous, le point de vue normal d’un Athénien sur une royauté, une royauté juste : il est dans l’honneur du roi de recevoir de la part des riches, mais dans sa fonction de donner aux pauvres. Le bon roi est un redistributeur et un bienfaiteur. Cette réponse vient comme en écho à la phrase de Thucydide lorsqu’il disait que l’usage chez les Odryses était « opposé à celui du royaume de Perse, c’est-à-dire que l’on recevait plutôt que l’on ne donnait ». Le royaume achéménide fait ici figure de modèle et d’idéal de la royauté juste. Peut-être les Grecs se faisaient-ils quelque illusion sur les voies du pouvoir chez le Roi des Rois. Mais peu importe. Fût-il imaginaire, il sert utilement de contre-exemple pour dire crûment ce que fut le pouvoir thrace.

Note sur l’impôt

Ces indications sur le banquet royal nous paraissent majeures mais nous ne pourrions ajouter sur les institutions que des bribes d’informations à partir des sources écrites. On ne voit ni conseil ni assemblée de nature à limiter l’arbitraire royal – mais c’est là une chose bien générale dans l’Antiquité. Que pouvons-nous dire des impôts ? Thucydide, on l’a vu,

prétend qu'aucun autre État européen n'est comparable à celui des Odryses pour l'importance de ses « ressources financières ». Les recherches de numismatique moderne semblent lui donner raison puisque l'on relève une forte concentration de « trésors » monétaires au ^{ve} siècle avant J.-C., en particulier des pièces de Thasos, en Thrace occidentale et à la limite de la Macédoine⁶. Mais ces ressources ont plusieurs origines – dons au roi, exploitation des mines d'or, impôts et tributs – et il reste assez difficile pour nous d'apprécier l'importance de chacune. Thucydide dit que « le tribut versé par l'ensemble des peuplades barbares de cet empire et par les cités grecques s'élevait, au temps de Seuthès, successeur de Sitalkès, qui porta la somme à son chiffre le plus haut, à environ quatre cents talents en or ou argent » (*La Guerre du Péloponnèse* II : 97). Cela équivaut à dix tonnes et demie d'or et d'argent. On ne peut être tout à fait sûr qu'il s'agisse de monnaie car la Thrace possédait de nombreuses mines d'or et d'argent. Néanmoins, cette masse de matière précieuse récupérée chaque année paraît considérable, si on la compare, par exemple, aux résultats de la fiscalité des Ptolémée qui était particulièrement efficace (Jouguet 1926 : 366 *sq.*). Ce qui étonne, c'est, d'une part, l'ancienneté de cette administration fiscale chez les Odryses puisqu'il est question ici du début du ^{III}^e siècle avant J.-C., c'est, d'autre part, son organisation : à cette époque dans beaucoup de pays le tribut se réglait la plupart du temps en nature. On sait par ailleurs que la récolte d'une telle masse de métaux précieux nécessitait l'emploi de fonctionnaires spécialisés et la création de trésors publics ou de banques, comme ce fut le cas en Macédoine, plus particulièrement à l'époque des Ptolémée. Cette administration fiscale, étendue à un vaste pays qui n'avait qu'une unité toute relative, n'a pu apparaître à la faveur de la seule volonté d'un souverain, fût-il aussi puissant que Seuthès III. Elle témoigne plus sûrement d'une longue tradition et d'influences qu'il faut plutôt chercher du côté de l'Asie Mineure que du sud de la Thrace, de la Macédoine ou de la Grèce. À l'évidence, les Thraces étaient habitués depuis longtemps à payer de lourds impôts.

Les pratiques funéraires

Les morts d'accompagnement⁷

Les coutumes funéraires thraces sont décrites avec un certain détail par Hérodote et par Pomponius Méla qui semble, la plupart du temps, s'inspirer très directement de son grand prédécesseur. La partie la plus haute

6. D'après une carte publiée par Picard (1985 : 78-79).

7. C'est-à-dire ceux ou celles qui sont tués intentionnellement pour accompagner un défunt dans l'au-delà. Pour tout le matériel comparatif sur cette pratique autrefois fort répandue, nous utilisons les données d'un livre d'un des auteurs en cours de parution (Testart 2004).

en couleur de cette description est certainement celle qui concerne la mise à mort d'une des femmes du défunt (le texte concerne les Thraces « qui habitent au-dessus des Cresthoniens ») :

« Chaque homme a plusieurs femmes ; quand l'un d'entre eux meurt, apparaissent une forte opposition entre ses femmes et chez ses anciens amis un grand intérêt pour savoir laquelle de ses femmes était la plus aimée du mari ; celle qui a été choisie pour être honorée, est alors célébrée par les hommes et les femmes, puis elle est égorgée dans la tombe par son plus proche parent ; et, une fois égorgée, on l'ensevelit avec son mari ; les autres femmes conçoivent ce choix comme un grand malheur pour elles ; car c'est pour elles la plus grande honte » (Hérodote, *Histoire* V : 5).

La description faite par Pomponius Méla (*Chorographie* II, 2 : 19 ; ma traduction, J.-L. B.) ne semble pas différer de façon significative de celle que l'on vient de lire : il évoque, dans un esprit tout romain, une sorte d'arbitrage solennel devant des juges (*apud iudicatuos*) là où un Grec comme Hérodote ne parlait que d'« amis » (φιλῶν) ; la description du moment de l'égorgeage et de la disposition du cadavre est moins précise ; etc. Nous admettons, à la suite de toute la critique d'ailleurs, que sur ce point Méla ne dispose pas d'autre source qu'Hérodote. En elle-même, la description fournie par celui-ci possède un grand degré de vraisemblance ethnographique, puisqu'elle correspond à ce qui a été observé dans maintes régions où la coutume est pratiquée : la ou les personnes qui doivent être mises à mort pour accompagner un défunt sont tuées soit au fond de la tombe, soit sur le corps du défunt, soit encore sur le bord de la fosse ouverte ; ensuite, les corps sont disposés d'une façon plus ou moins spectaculaire, avant que l'ensemble ne soit enseveli. La meilleure compréhension du texte d'Hérodote nous paraît être la suivante : la femme destinée à mourir est égorgée (il est incontestable que les Grecs assimilent cette exécution à un sacrifice, comme en témoigne le verbe σφαζειν⁸, même si cela ne veut pas dire qu'il en soit ainsi pour le peuple qui se livre à cette pratique) ; elle est égorgée « dans la tombe » (ἐς τὸν τάφον) encore ouverte – et non « sur la tombe » comme le proposent la plupart des traductions – ; son corps étant disposé avec celui de son mari, qui reposait peut-être déjà au fond de la fosse, c'est alors que la fosse est fermée. Quant à l'insistance d'Hérodote, et plus encore de Méla, sur l'honneur qu'il y a pour une épouse à être choisie pour cette cérémonie macabre, elle correspond assez à ce que nous savons sur les morts d'accompagnement ailleurs dans le monde, surtout s'agissant des épouses, à savoir qu'elles doivent être consentantes, si ce n'est volontaires : en Afrique ou en Inde, c'est un grand honneur pour une épouse d'avoir été désignée par le roi pour le suivre dans la mort.

8. Sur l'emploi de ce verbe et de ses dérivés cf. Rudhardt 1992 : 272 sq.

La pratique telle qu'elle est décrite (la femme égorgée dans la tombe) est par nature détectable en archéologie (tandis qu'elle ne l'est pas si la femme est tuée sur la tombe, c'est-à-dire à l'extérieur). Il est donc du plus grand intérêt de constater que les tombes étudiées par les archéologues confirment, au moins pour l'époque romaine⁹, les dires d'Hérodote. Malheureusement, pour les périodes anciennes (VI^e-III^e siècles av. J.-C.), c'est l'incinération qui domine dans le bassin des Carpates (Sirbu 1993). Et les conditions de conservation des os dans les incinérations ne permettent pas, sans une étude anthropologique approfondie, de distinguer la présence de plusieurs individus, encore moins d'établir une diagnose sexuelle.

À titre comparatif, on relèvera que les morts d'accompagnement sont relativement rares en Europe, tandis qu'ils sont extrêmement fréquents dans d'autres régions du monde. Nous disposons néanmoins pour l'Europe de l'Est ou centrale de trois autres peuples pour lesquels les sources historiques parlent d'accompagnement par des épouses ou des concubines. Ce sont d'abord les Scythes royaux, d'après le témoignage très connu d'Hérodote. Ce sont ensuite les Hérules, population germanique des V^e et VI^e siècles¹⁰, chez lesquels l'épouse de bonne réputation était censée se pendre auprès de la tombe de son défunt mari – pratique qui, normalement, ne laisse aucune trace archéologique. Ce sont enfin les Rus, population sur l'identité de laquelle les spécialistes divergent, ancêtres des Russes, Scandinaves ou Turcs, pour lesquels nous disposons du témoignage haut en couleur et parfaitement détaillé de Ibn Fadlân¹¹: c'est dans ce cas une « esclave » qui était volontaire pour monter sur le bûcher du maître.

Quant à la signification de cette coutume, elle renvoie d'abord à la subordination ordinaire des femmes mais qui est, ici, poussée à son extrême : elle témoigne de ce que la femme est par excellence une dépendante dont la vie même dépend à ce point de son maître qu'elle ne saurait lui survivre. Mais elle n'indique pas que cela. La plupart des peuples qui pratiquent l'accompagnement féminin ont aussi la coutume de tuer, pour accompagner le défunt, certains de ses animaux familiers, les chevaux étant les plus fréquents, et certains de ses esclaves ou de ses suivants. Aussi est-il du plus grand intérêt de relever qu'il en va bien ainsi chez les Thraces, non pas d'après les sources textuelles (qui ne soufflent mot de cette coutume en dehors des épouses), mais d'après les données archéologiques. Les inhumations de chevaux dans les tombes du domaine géto-

9. Solin (*Collectanea rerum mirabilium*, X, 3) évoque également cette coutume, mais il est probable qu'il n'ait fait que recopier Pomponius Méla. Des tombes, d'époque romaine, paraissent pouvoir y être reportées, notamment à Mošteni et à Dikili-taş (Kazarov 1936 : colonnes 547-548).

10. D'après Procope, cité par Sergent (1996 : 482).

11. Plusieurs traductions dont celles de Régis Boyer (1974 : 49-52) et de Marius Canard (Ibn Fadlân 1983 : 59-64).

dace sont très fréquentes. Dans les tumulus princiers, aux chevaux s'ajoutent des chiens et des moutons, parfois en nombre important. La présence de ces animaux n'est nullement une particularité gète, il s'agit d'une tradition remontant à l'époque néolithique et qui se poursuit avec la même intensité pendant les âges du bronze et du fer, et qui concerne tout l'espace carpatodanubien¹².

Banquet et jeux funéraires

Hérodote (*Histoire* V : 8) mentionne de façon brève le banquet funéraire (« après avoir égorgé toutes sortes de victimes, ils font un banquet ») qui ne présente guère d'intérêt ethnographique pour un Grec, s'agissant d'une chose bien connue. La description des jeux funèbres est à peine plus longue :

« Ils forment un tertre [au-dessus de la tombe] et organisent des jeux athlétiques de toutes sortes, où les prix les plus importants sont réservés, avec raison, au combat singulier » (*ibid.*).

Ces jeux ne sont plus pratiqués par les Athéniens de l'âge classique (et même interdits par les lois de Solon), mais ils ne représentaient rien d'exotique pour le Grec cultivé qui en avait lu la longue description dans *l'Iliade*, à propos des funérailles de Patrocle.

Méla ne souffle mot du banquet. Quant aux jeux funèbres, ils devaient avoir d'autant moins d'intérêt pour un public romain qu'ils étaient pratiqués à Rome. Au passage d'Hérodote que nous venons de citer, Méla en substitue un autre (position semblable au sein de la description, après les lamentations), dont la critique admet qu'il vient d'une autre source, mais qui reste malheureusement d'interprétation délicate :

« Les autres femmes [celles qui n'ont pas été choisies pour accompagner le mort] se lamentent et se manifestent par les plaintes les plus déchirantes. Quant à ceux qui veulent les consoler, ils apportent des armes et des riches cadeaux auprès des foyers. Et ils sont prêts, ainsi qu'ils le répètent, à faire la paix avec l'esprit du mort, s'il leur tombe entre les mains, ou à le combattre avec les armes. Comme il ne se produit ni combat ni arrangement pécuniaire [lacune dans le manuscrit] » (*Chorographie* II, 2 : 20 ; ma traduction, J.-L. B.).

Il s'agit apparemment d'une coutume mal comprise, et donc mal notée. Mais quelle coutume ? On voit bien deux interprétations possibles. La première est celle des jeux funèbres, mais deux traits s'y opposent : d'abord le fait, incompréhensible dans cette interprétation, que les armes soient apportées « auprès des foyers » (il s'agit probablement de bûchers funéraires, l'incinération étant autant pratiquée que l'inhumation) ; ensuite l'affirmation selon laquelle il n'y a pas de combat. La seconde interpréta-

12. Pour les Thraces des âges des métaux, cf. Gergova 1989 : 231-240. Pour les Daces, cf. Sirbu : 1993.

tion est que ces armes et ces richesses (mais *ops* en latin ne connote pas des biens ou des richesses durables) seraient apportées auprès du bûcher funéraire pour être brûlées avec lui ; peut-être même la mention d'arrangement pécuniaire ne fait-elle référence qu'à la coutume de brûler ou d'enterrer des richesses avec le défunt. Le matériel d'accompagnement découvert dans les incinérations en Thrace au cours des trois derniers siècles avant notre ère est, en effet, ainsi qu'on va le voir, particulièrement riche.

Les dépôts funéraires

Nous appelons « dépôts » plutôt qu'« offrandes » tout ce qui est déposé dans la tombe (ou brûlé sur le bûcher) car il s'agit la plupart du temps de biens appartenant déjà au mort et on ne peut considérer sans absurdité qu'on les lui offrirait. Les textes, nous venons de le voir, ne nous disent rien d'incontestable sur cette pratique. Cela n'est d'ailleurs pas surprenant : l'ethnographie moderne ne nous entretient que très chichement de ce qui est déposé dans la tombe. Nous ne pouvons ici que nous appuyer sur l'archéologie. Or, pour la Thrace, la documentation, bien qu'encore mal diffusée, est extraordinairement riche et significative du point de vue qui nous intéresse (*L'Or des Thraces...* 2002). Plus de 10 000 tumulus y ont été reconnus ; encore ne s'agit-il que de ceux dont le tertre présente une élévation suffisante pour qu'ils soient facilement identifiés. Beaucoup ont été pillés, et souvent depuis la plus haute Antiquité. Ceux qui ne l'étaient pas ont livré des richesses étonnantes qui ont immédiatement fait penser aux kourganes scythes, au point que, dans la droite ligne des travaux de Rostovtzeff, on a pu parler à leur propos de « panscythisme ».

Ces sépultures très riches apparaissent dès l'âge du bronze. De même qu'un peu plus tard dans la civilisation hallstattienne, les tumulus sont souvent surmontés d'une statue en pierre représentant le défunt. Ce culte de la personne inhumée, qui se poursuit jusqu'au IV^e siècle avant J.-C., s'assimile à une forme de pseudo-divinisation. Les statues, primitivement en pierre et d'allure hiératique, sont ensuite réalisées en bronze et évoquent les activités princières, la chasse notamment. Mais surtout, les archéologues supposent que la périphérie des tumulus, voire l'entrée des tombes monumentales ont servi de lieux de culte en l'honneur de ces illustres défunts.

La richesse n'est pas seulement mobilière. Elle est déjà architecturale. À la fin de l'âge du bronze, il s'agit de constructions mégalithiques comprenant la chambre funéraire et parfois une ou deux antichambres. Puis apparaissent, surtout dans le secteur sud-oriental, les tombes à coupole. Cette architecture odryse se généralise au cours du IV^e siècle à une grande partie de la Thrace. La décoration en est soignée et comporte portes monumentales,

statues, peintures murales de grande qualité, dallage. Les plus beaux exemples sont les tombes de Kazanluk et de Mezek.

Le mort est enterré avec ses objets les plus précieux, mais aussi avec ceux qui lui sont les plus personnels et qui évoquent sa dignité. S'il s'agit d'un homme, ses armes sont présentes et surtout les éléments de son équipement défensif, cuirasse, pectoral et jambières adaptés à son anatomie et fréquemment porteurs d'une riche décoration. Le harnachement du ou des chevaux constitue souvent la partie la plus précieuse du dépôt. Au début de l'âge du fer, ce sont des plaques de bronze. À partir du ^v^e siècle av. J.-C., ce sont plus couramment des plaques d'or ou des plaques d'argent recouvertes d'or, spécialité thrace. Elles représentent des scènes héroïco-mythiques. C'est ainsi qu'Homère décrit Rhésos, le roi thrace (*Iliade*, X : 435-441; ma traduction, J.-L. B.) :

« Son char a été travaillé avec de l'or et de l'argent.
Il est venu ici avec de puissantes armes en or
– c'est une merveille à voir –, des armes telles
qu'il est convenable de les porter non à de simples mortels
mais seulement aux dieux éternels. »

Dans la tombe figure également en première place un service de table, comprenant des cruches, des phiales et des rythons (ou cornes à boire) en métal précieux et souvent d'une décoration exceptionnelle : rython se terminant en figure animale ou mythique (cheval, sphinx, etc.), décoration représentant des scènes mythologiques. Là encore, il s'agit des biens personnels du mort, notamment celui qu'il utilisait dans les banquets prestigieux et qui lui permettait de proposer des toasts à l'assemblée.

Si le défunt est une femme, ce sont les bijoux qui occupent la première place dans le dépôt : des colliers, des pendentifs, des boucles d'oreilles en or, témoignant souvent d'un remarquable travail d'orfèvrerie. Ainsi en est-il des extraordinaires bijoux découverts dans les tombes de Mésembrie, véritables chefs-d'œuvre. Ces trésors représentent souvent des poids considérables. L'un des plus anciens, celui de Vulchitrum, pesait 12,5 kg d'or. Le célèbre trésor de Panagyurishtë, qu'on attribue à un roi odryse, aurait une valeur correspondant à la solde annuelle de 500 soldats (Fol & Marazov 1978 : 118).

On le voit, les dépôts funéraires thraces sont d'un luxe exceptionnel qui les rend comparables à ceux des Scythes ou du monde mycénien. Ils dépassent en tout cas, par la qualité et la quantité, la plupart des dotations funéraires des tombes hallstattiennes. Ainsi, dans le contexte général de l'Antiquité, la Thrace se démarque-t-elle significativement par une pratique importante de dépôt funéraire. Elle est proche du monde oriental et nord-oriental (Asie Mineure et peuples scythes). Elle se différencie radica-

lement du monde grec, romain ou même celte, peuples chez lesquels les dépôts funéraires sont limités, parfois de façon législative, et demeurent, la plupart du temps, symboliques.

Ce que les funérailles révèlent de la société

Nous pensons que les pratiques funéraires traduisent au plus près les grandes tendances d'une société, qu'elles expriment à leur manière, mais de façon assez fine et fidèle, les principaux rapports sociaux dont cette société est constituée. L'idée d'une telle correspondance ne peut provenir que de la considération de sociétés connues en ethnographie ou en histoire, celles de la préhistoire restant, dans l'état actuel de la recherche, passablement énigmatiques en ce qui concerne leurs rapports sociaux. Quelques exemples illustreront notre propos. Celui des Amérindiens de la côte Nord-Ouest est bien connu grâce à une riche documentation. Un des traits les plus saillants de leurs pratiques funéraires était (jusqu'aux environs de 1850) la mise à mort d'un certain nombre d'esclaves pour accompagner le maître défunt dans l'au-delà. Mais ils déposaient très peu de choses dans la tombe, en tout cas pas les biens les plus valorisés dans ces sociétés, biens du potlatch, plaques de cuivre blasonnées, couvertures luxueuses, etc. : les biens du mort faisaient au contraire l'objet d'une très large distribution auprès d'autres familles (potlatch funéraire). Ces trois aspects des funérailles sur la côte Nord-Ouest – morts d'accompagnement, absence de dépôts luxueux, distribution – reflètent d'une façon étonnemment précise les grandes caractéristiques de leurs sociétés et, en particulier, la structure du pouvoir. Il ne fait aucun doute qu'une grande partie de la puissance de l'aristocratie lui vient de la détention d'esclaves (très nombreux dans cette région de l'Amérique). L'autre base de cette puissance, c'est le prestige, lequel est mesuré exclusivement par la capacité à faire des donations lors de ces grandes manifestations que sont les potlatches ; ce prestige et l'espoir de bénéficier des largesses d'une aristocratie généreuse permettent d'attirer autour d'elle une masse de gens déshérités que tout porte à qualifier de clients. La richesse ne sert pas à acquérir des moyens de production, mais à acheter des esclaves et à attirer des clients. Ce sont ces deux fondements du pouvoir qui se traduisent dans les pratiques funéraires : mise à mort des dépendants, des esclaves ; distribution somptuaire des biens du défunt, pour finalement accroître sa clientèle. Chez les Indiens de Californie, au contraire, nul potlatch ni distribution : on se contente d'exhiber les trésors lors des grandes fêtes, et on dépose dans la tombe (ou on brûle avec le mort) jusqu'à la moitié de sa fortune. Nul esclave non plus, et on ne tue à la mort du maître que son chien favori. Ces caractéristiques, en tout point opposées à celles qui prévalaient

sur la côte Nord-Ouest, renvoient à une structure sociale toute différente : rôle minime du prestige, importance des relations monétaires, stabilité d'une aristocratie qui ne se lance ni dans des guerres endémiques ni dans des potlachs de rivalité, absence d'esclavage mais présence, parfois massive, d'asservis pour dettes. On pourrait multiplier les exemples, mais ces deux suffiront à illustrer l'idée directrice d'une recherche dont il faut souligner qu'elle est en cours.

Les pratiques funéraires comportent nécessairement une dimension économique. Il existe dans toutes funérailles, tout autant qu'un traitement du cadavre, un mode de disposition de la fortune du défunt. Cette fortune se partage en trois lots : une part est héritée, une autre est déposée avec le mort (ou brûlée avec lui), une troisième est distribuée à l'extérieur du cercle étroit de la parenté et des héritiers. Chaque politique funéraire est caractérisée par l'importance différente qu'elle donne à ces trois parts. Quel est le sens de ces différences ? Déposer dans la tombe des biens somptueux ou procéder à une distribution somptuaire sont des pratiques qui possèdent le même sens général, celui de rehausser le prestige de la famille ou des héritiers du défunt. Les deux politiques sont tout autant ostentatoires, toutes deux manifestent une pareille volonté de grandeur. Mais chacune la manifeste différemment. Distribuer, c'est-à-dire faire des donations, est le propre de celui qui aspire à la grandeur tout en voulant aider les autres membres de la société, en prétendant leur rendre service, en manifestant par cette générosité qu'il reste *au service de la communauté* au sein de laquelle il se situe. Rien de tel dans le dépôt de biens luxueux. Ils seront perdus pour tous, inutiles, sinon à manifester la grandeur, l'arrogance, ou encore la morgue de ceux qui le font. Témoignant d'une certaine munificence, ils trahissent aussi chez ceux qui s'adonnent à cette politique leur désir de domination sur la communauté, du moins celui de la mettre *à leur service*¹³.

Comment, dans cette perspective, envisager les pratiques funéraires thraces ? Nous avons relevé quatre traits. L'un d'entre eux, le banquet funéraire, fut probablement pratiqué par tous les peuples de l'Antiquité classique et orientale. Il est certainement la caractéristique la moins distinctive des pratiques funéraires thraces. Les trois autres le sont. L'accompagnement est le signe d'une société où la dépendance est poussée au point où les dépendants ne peuvent survivre à ceux dont ils dépendent. Les jeux funèbres, au cours desquels sont offerts des prix importants, constituent par excellence une politique de distribution ; à Rome, elle sert à accroître la popularité de la famille du défunt et en même temps à élargir le cercle de sa clientèle potentielle ; elle est une politique à la fois somp-

13. Ces termes reprennent ce qui a été plus longuement développé dans Testart 2001.

tuaire et démagogique, et c'est pourquoi elle fut interdite à Athènes, soucieuse de ne pas renforcer le prestige des grands ; en Thrace, comme probablement dans les autres régions où elle était pratiquée, elle servit à étendre l'influence des nobles et des dignitaires. Quant aux dépôts de bronze ou d'or dans les tombes, dans un pays où la pauvreté contraignait les plus pauvres à vendre leurs enfants en esclavage, elle témoigne de l'ampleur de la différenciation sociale, de la puissance acquise par une aristocratie, du seul souci d'éblouir par un luxe insolent. L'accompagnement, les jeux et les dépôts dans les tombes traduisent probablement au niveau funéraire les grandes tendances de la société thrace : le nombre des dépendants et l'ampleur de cette dépendance, l'importance des liens de clientèle et la volonté de chaque homme important d'accroître son influence, la nature d'un pouvoir qui n'a jamais été au service du peuple.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : anthropologie politique/*political anthropology* – Antiquité/*Antiquity* – Thraces/*Thracians* – don/*gift* – pratiques funéraires/*funeral practices*.

BIBLIOGRAPHIE

Boyer, Régis, ed.

1974 *Eddas et textes eddiques*, in Régis Boyer & Éveline Lot-Falck, eds, *Les Religions de l'Europe du Nord*. Paris, Fayard-Denoël (« Le trésor spirituel de l'humanité ») : 3-613.

Fol, Alexandre & Ivan Marazov

1978 *À la recherche des Thraces*. Paris, France-Empire.

Gergova, Diana

1989 « Thracian Burial Rites of Late Bronze and Early Iron Age », in Jan Best & Nanny De Vries, eds, *Thracians and Mycenaeans : Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984*. Leiden, E. J. Brill / Sofia, Terra Antiqua Balcanica : 231-240.

Hérodote

1964 *Œuvres complètes*. Éd. de A. Bargaet & D. Roussel. Paris, Gallimard (« Bibliothèque de La Pléiade »).

Ibn Fadlân, Ahmad

1981 *Voyage chez les Bulgares de la Volga*. Traduction de Marius Canard. Beyrouth, Éd. de la Méditerranée.

Jouguet, Pierre

1926 *L'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*. Paris, La Renaissance du Livre (« L'évolution de l'humanité »).

Kazarov, G. I.

1936 « Thrake », in *Real-Encyclopädie der Klassische Altertumswissenschaft*, VI A.

Mauss, Marcel

1921 « Une forme ancienne de contrat chez les Thraces », *Revue des Études grecques* 34 : 388-397.

L'Or des Thraces...

2002 *L'Or des Thraces : trésors de Bulgarie. Catalogue de l'exposition, palais des Beaux-Arts de Bruxelles du 5 octobre 2002 au 5 janvier 2003*. Gand, Snoeck-Ducaju & Zoon.

Picard, Olivier

1985 « Les trésors monétaires », in Hans Schweizer, ed., *Le Grand Atlas de l'archéologie*. Paris, Encyclopædia Universalis : 78-79.

Rudhardt, Jean

1992 *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*. Paris, Picard.

Sérgent, Bernard

1996 *Homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*. Paris, Payot.

Sîrbu, Valeriu

1993 *Credinte si practici funerare, religioase si magice în lumea geto-dacilor*. Bucarest, Muzeul Brailei.

Testart, Alain & Jean-Louis Brunaux

2004 « La société thrace au risque de l'ethnographie comparée », *Annales HSS* (à paraître).

Testart, Alain

2001 « Deux politiques funéraires », *Trabalhos de Antropologia e Etnologia* 41 (3-4) : 45-66.

2004 *La Servitude volontaire : essai sur le rôle des fidélités personnelles dans la genèse du pouvoir* (2 vol. : I. *Les morts d'accompagnement* ; II. *L'origine de l'État*). Paris, Errance (à paraître).

Thucydide

1964 *Œuvres complètes*. Éd. de A. Barguet & D. Roussel. Paris, Gallimard (« Bibliothèque de La Pléiade »).

Xénophon

1954 *Anabase*. Paris, Garnier-Frères.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Alain Testart & Jean-Louis Brunaux, *Don, banquet et funérailles chez les Thraces*. — Il s'agit, à travers l'examen de la coutume du don au roi, des banquets et des pratiques funéraires chez les Thraces, de dégager l'esprit général de leur vie politique, dont les institutions restent peu connues. Au vu des témoignages de Thucydide, Xénophon et Hérodote sur ces coutumes, qui ont en commun la pratique du don obligé au roi ou à l'aristocratie, tout porte à conclure à la nature despotique du pouvoir chez les Thraces. Ces témoignages sont ici réexaminés dans cette perspective.

Alain Testart & Jean-Louis Brunaux, *Thracian Gifts, Banquets and Funerals*. — This examination of ancient Thracian customs of gifts to the king, banquets and funeral practices seeks to bring to light the general mentality underlying politics, even though little is known about political institutions there. These customs share the practice of an obligatory gift to the king or to the aristocracy. The writings left by Thucydides, Xenophon and Herodotus about them lead us to conclude that political power in Thrace was despotic. They are reexamined from this perspective.